CÉLÉBRATION DU 8 MARS À ALGER

Une rose à la main…

Alger était livrée aux femmes hier. Le 8 Mars s'est imposé au fil des années comme journée spéciale, dédiée à ces femmes que l'on cachait autrefois mais que l'on chante et fête sans honte à présent.

Abla Chérif - Alger (Le Soir) - C'est désormais une tradition, bien ancrée, impossible à contourner. Le 8 Mars se prépare dans les administrations, les institutions, mais aussi et surtout chez l'Algérienne elle-même fière de cette journée où tout lui semble possible. Même contrevenir la loi en voiture car il se trouvera toujours des policiers souriants pour fermer les yeux sur l'entrave en lui lançant «c'est votre journée, allez-y».

Hier, profitant d'un soleil magnifique, des dizaines et des dizaines de femmes, libérées par leurs patrons ou ayant tout simplement fermé la porte de leur domicile pour se consacrer un moment juste à elles, emplissaient les rues d'Alger. Maquillées, parfumées, et surtout sans la présence des enfants, elles ont investi les magasins, centres commerciaux, restaurants, salons de thé (du reste préparés pour l'occasion) et ces salles de fête où des spectacles spécialement montés pour «elles» étaient annoncés depuis de longues semaines. Le 8 Mars se fête dans la rue, symbole d'une liberté chèrement acquise, imposée par un sacrifice exacerbé par la décennie noire, celle où sortir fêter cette journée relevait d'une gageure, d'un courage inscrit à jamais dans les annales de l'Histoire.

Victoire arrachée, cette fête a été célébrée en grande pompe hier encore par les membres du gouvernement, qui au sein même de son institution, qui à l'hôtel El-Aurassi où le Premier ministre, entouré de représentantes de son exécutif et des présidents des deux Chambres parlementaires, a accueilli des invitées toutes spéciales.

Des anciennes moudjahidate, des femmes de culture, des représentantes de diverses institutions (gendarmerie, douane), diplomates, présidentes d'associations des victimes du terrorisme, mais aussi de la presse ont été conviées à partager ensemble un repas traditionnel sous les airs d'un magnifique orchestre andalou. Quels que soient le rang, le statut, la musique entraîne et fait balancer les invitées parées de leurs plus beaux atours. Des comédiennes de renom, telles que Farida Saboundji ou Baya Rachedi applaudissent chaudement la superbe chanteuse majestueusement drapée d'une robe traditionnelle verte avant de se faire happées par des fans désireuses de prendre une photo-souvenir. L'heure est aussi aux interviews. Les représentantes de la Gendarmerie nationale, des jeunes filles souriantes, sont filmées sans relâche par les caméramans des télévisions privées. On leur pose des questions, recherche leurs opinions. Non loin de là, une cadre du ministère des Affaires étrangères, élégamment vêtue d'une robe noire aux manches dentelées, se fait prendre en photo. Son parcours intéresse des femmes journalistes. Mme Sihem Mokrani, directrice par intérim de la Direction de la promotion aux échanges économique, est connue pour son travail soutenu en direction d'une ouverture économique globale et africaine en particulier ce qui lui a notamment valu de contribuer notamment à l'organisation du fameux Forum africain qui s'est dernièrement déroulé à Alger. Sur place, elle est félicitée pour ses compétences par plusieurs femmes qui reconnaissent en elle le sacrifice au service de la diplomatie algérienne, elle s'attelle aujourd'hui à prendre un maximum de photos-souvenirs. Près d'elle, d'anciennes moudjahidate au passé glorieux suivent le passage de Sellal parmi les tables. Le Premier ministre se dirige vers l'orchestre andalou, salue la chanteuse et lance en direction des tables un bouquet de fleurs. Femmes gendarmes, diplomates, journalistes et autres sortent de l'Aurassi une rose à la main…

Photo : Samir Sid

Sellal entouré de ses invitées.

A. C.

CONSOMMATION DE LA DROGUE EN MILIEU SCOLAIRE

Des collégiennes et des lycéennes touchées par le fléau

La consommation de cannabis et de psychotropes chez les filles scolarisées dans les CEM et les lycées est, désormais, une réalité. C'est ce qu'indique une enquête réalisée en 2016 par l'Office national de lutte contre la drogue et la toxicomanie dans le milieu scolaire, qui a conclu à «l'usage de cannabis et des psychotropes chez les filles scolarisées».

Abder Bettache - Alger (Le Soir) - Cette information a été rendue publique hier, à l'occasion d'un séminaire organisé par l'Office national de lutte contre la drogue et la toxicomanie et portant sur le thème «les femmes usagères de drogues en Algérie».

Dans un document remis à la presse en la circonstance, par l'Office national de lutte contre la drogue et la toxicomanie, il est indiqué que «l'enquête globale nationale a montré que le taux de prévalence de l'usage de stupéfiants parmi les femmes et les jeunes filles âgées entre 12 et 65 ans a atteint 0,68%». «La prévalence de l'usage de cannabis et des psychotropes chez les filles scolarisées dans les CEM et lycées, d'après l'enquête scolaire de 2016, a atteint respectivement 0,54% et 0,42%», lit-on dans le document.

La même source rappelle que «l'Algérie avait mené en 2010, une enquête globale nationale sur la prévalence de la drogue dans la société, qui a touché toutes les catégories de la population entre 12 et 65 ans. Cette enquête a été très bénéfique du fait qu'elle a permis de cerner les problèmes de la drogue dans la société et de mettre en place une stratégie équilibrée en matière de lutte contre l'offre et la demande de la drogue». Et d'ajouter : «Les deux enquêtes (2010 et 2016) ont montré que l'usage de toutes sortes de drogues ne touche pas uniquement les hommes, comme on est tenté de le croire, mais il concerne tout autant les femmes et les jeunes filles.»

Les rédacteurs dudit document se sont d'ailleurs posé plusieurs questions relatives à ce phénomène. «Combien parmi ces usagers de drogues sont en situation d'addiction ? Combien parmi eux sont prêts à se soigner ou se sont présentés aux services concernés pour bénéficier des soins adéquats ? Comment dépasser la stigmatisation par la société des personnes usagères de drogue, notamment les femmes ? Comment faire pour amener ces usagères à accepter de se soigner ? Quelles sont les conditions à réunir pour leur garantir l'accès aux meilleurs soins ?», autant de questions soulevées par le document. Le séminaire qui coïncide avec la célébration de la Journée internationale de la femme s'inscrit selon ses organisateurs «dans le cadre de la mise en œuvre pour l'année 2017 du programme d'action du réseau MedNet de coopération sur les drogues et les addictions en région méditerranéenne, dont l'Algérie est membre fondateur, depuis sa création en 2006 et qui regroupe 12 Etats».

Photo : DR

L'usage de la drogue ne touche pas uniquement les hommes.

Il n'en demeure que plusieurs objectifs ont été fixés pour ce séminaire. Il s'agit notamment de «débattre de la question de l'usage et de l'addiction aux drogues chez les femmes en Algérie, sensibiliser tous les partenaires concernés aux problèmes de l'usage et de l'addiction des femmes, s'informer sur les réponses des autres pays à ce problème spécifique, leurs expériences et les difficultés rencontrées et mener une réflexion concentrée sur les actions à mener et les mesures à prendre en Algérie afin d'apporter des solutions spécifiques à cette catégorie d'usagers de drogue».

A. B.

VIOLENCE SCOLAIRE

Le délire de Boulbina

Belle trouvaille que celle du Dr Smaïl Boulbina qui, à lui prêter oreille attentive, la violence scolaire a pour origine «la mixité dans les écoles».

Rym Nasri - Alger (Le Soir) - L'intégrisme et le radicalisme ne cessent de prendre de l'ampleur dans la société algérienne. Plus grave encore, ses idées trouvent un terrain favorable fertile au sein même d'une partie de l'«élite» du pays.

Intervenant hier à la Bibliothèque nationale à Alger, Dr Smaïl Boulbina, médecin et chercheur en sexologie, décrit l'école algérienne mixte comme un lieu de débauche, les filles comme des provocatrices et les garçons comme des truands.

L'intitulé de sa conférence «La mixité sexuelle à l'école est la cause n°1 de la violence scolaire» en dit, d'ailleurs, long.

Se noyant dans des considérations rétrogrades, il évoque également l'écart trop grand, à son avis, entre la puberté et l'âge légal du mariage (19 ans) en Algérie qui a créé une «bombe à retardement dans la société».

Revenant à son sujet, Smaïl Boulbina rappelle le début de la mixité dans les écoles en Algérie qui remonte aux années 1970 d'abord dans les collèges puis généralisée dans les autres établissements scolaires. Catégorique, il affirme que la violence à l'école est le résultat direct de la mixité ou de cette «mixité sexuelle», selon sa propre définition. «Il n'y a aucun débat là-dessus, car cette conclusion découle de données scientifiques», soutient-il.

Et de développer : «En 2009, le Cread (Centre de recherche en économie appliquée pour le développement) a réalisé une étude qui démontre que la mixité à l'école est à l'origine de la violence scolaire.»

Toujours aussi approximatif, il cite les résultats du bac 2016 où 66,21 % des lauréats sont des filles. Pour lui, l'écart entre le taux de réussite des filles et celui des garçons s'accentue depuis six années.

Quant au monde du travail, l'étude révèle que 70% des postes dans les secteurs de l'éducation, santé, justice et architecture sont occupés par des femmes. En 2025, assure-t-il encore, ces quatre secteurs seront «féminisés» à hauteur de 80%. «Il faut y remédier sinon nous risquons de frôler la catastrophe», dit-il avant d'expliquer que cette situation développe une rivalité chez l'homme.

«La mixité entrave l'activité physique des filles dans les établissements scolaires et d'autres problèmes à l'école. Bref, la mixité est à l'origine de la violence et de l'échec scolaires», conclut-il.

A la fin, il évoque le terme «traitement» au lieu de solution. Il plaide ainsi pour la non-mixité dans les écoles, une administration des établissements à 100% masculine ainsi que le retour graduel à l'uniforme.

Présente parmi les invités, la présidente de la Fédération nationale des associations des parents d'élèves, Khiar Djamila, l'a contredit sur toute la ligne. «La mixité n'a jamais été à l'origine de la frustration, au contraire, elle a créé de la complémentarité», précise-t-elle avant d'ajouter : «Nous n'avons pas de phénomène de violence scolaire, mais nous avons un problème de violence dans l'environnement scolaire.»

Une situation qu'elle incombe, d'ailleurs, à l'absence de formateurs «dignes de ce nom».

Et d'expliquer : «Durant les vingt années noires, le recrutement des enseignants a été fait d'une manière anarchique».

Ry. N.